

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 DECEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTES — Entre Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du Monde Illustré, par J. St.-E. — Un souveur, par Chs Saint-Hilaire. — Abomey, capitale du Dahomey. — Sur l'amitié. — Poésie : La tombe de Cadiu. (avec gravure), par Louis Fréchette. — Galerie canadienne : Théodore Juchereau Du Chesnay, par Léon Ledieu. — Etymologies, par P.-G. R. — Poésie : Le vol, par W. Chapman. — Poésie : Profil de rail, par Léon de la Morinerie. — Etudes historiques : Sœur Marie Bribier, par G.-A. Damont. — Saint-Christophe (légende), par Xavier Marmier. — Notes et faits : Poissons électriques ; Origine de quelques arbres ; Le chauffage électrique ; Un revenant. — Choses et autres. — Feuilletons : Les mangeurs de feu (suite) ; La belle ténébreuse (suite), par Jules Maury. — Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES — Portrait de Théodore Juchereau Du Chesnay, député adjoint général du 7^e district militaire. — Cadieux mourant sur les rives de l'Ottawa. — La guerre du Dahomey : Vue générale d'Abomey, capitale du Dahomey, récemment prise par les Français. — Gravures de six feuillets.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

LE CENT-DEUXIÈME TIRAGE

Le cent-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 3 DECEMBRE, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

ENTRE NOUS.



Je viens de lire un drame en vingt lignes et j'en frissonne encore.

Pendant que les bonnes vieilles tremblaient en pensant à la comète qui devait les réduire en vapeur, il se passait chez nous, en plein Canada, des choses tellement étranges qu'on les croirait enfantées dans le cerveau d'un de ces ro-

manciers lugubres dont les œuvres donnent le cauchemar.

Il y a quelques semaines, pas bien loin d'ici, à Moncton, Nouveau-Brunswick, le policeman Steadman était de garde, un soir, quand il fut attaqué

par deux bandits, Jim et Buck ; un coup de revolver, et Steadman tomba raide mort.

Jim et Buck, les deux brigands, étaient étroitement liés par une de ces amitiés qui semblent impossibles, mais que l'on constate quelquefois parmi les scélérats.

Buck est un bandit-né ; fils de vagabond, conçu dans quelque bouge, venu au monde avec tous les mauvais instincts, élevé on ne sait où, grandi au milieu de gredins, il ne pouvait que suivre les exemples qu'on lui avait donnés. Il ne concevait pas d'autre société que celle où il avait vécu et devait fatalement suivre la tradition paternelle.

Jim est certainement enfant de bonne famille. Où, quand, comment ? Tout est mystère dans sa vie, et l'on ignorera peut-être toujours son véritable nom. Bien mis, intelligent, instruit, ses manières, sa bonne tenue et son langage choisi ont vivement frappé l'auditoire de la cour d'assises et, tout en lui formait un violent contraste avec l'attitude de son complice.

Comment ces deux êtres, si disparates, en sont-ils venus à se rencontrer, à se lier, à s'associer dans le crime ? L'un se trouvant dès sa naissance au dernier degré de l'échelle sociale, l'autre devant en descendre successivement tous les échelons pour se trouver au niveau de son compagnon.

Tout est sombre dans ce problème.

* * * Donc, un coup de feu a été tiré, et il y a mort d'homme.

Jim et Buck, arrêtés tous deux sous accusation de cet assassinat, ont comparu devant la cour, et le procès suivit son cours.

Buck fut reconnu coupable d'avoir commis l'acte principal, d'avoir tué, Jim d'être complice. Le premier fut condamné à mort, le second au bagne.

En attendant, la terrible sentence, Buck resta impassible, pas un mot, pas un geste ne trahirent la moindre émotion et plus d'un spectateur du procès dut se dire que vraiment ce misérable était bien endurci pour paraître aussi indifférent.

Après la condamnation, les criminels eurent une courte entrevue, la dernière sur cette terre, et ceux qui y ont assisté ont dit qu'elle a été des plus touchante et que, décidément, ils ne comprendraient rien à l'organisation morale de ces deux êtres.

* * * Buck se prépare à mourir, — le 1^{er} décembre a été fixé pour son exécution, — il est dans la sinistre cellule d'où il ne sortira que pour aller dans l'éternité ; il est toujours aussi muet, sombre, mais résigné. Il compte seulement les jours qui le séparent du matin de sa mort.

Jim a endossé la casaque du galérien et va aussi expier son crime, silencieux par force et ne voulant pas, du reste, parler du passé.

* * * On sait donc la fin.

Eh bien ! pas du tout, et c'est alors que se produit le coup de théâtre.

Un beau matin, on apprend avec surprise que Jim a demandé, au directeur du pénitencier de Dorchester, l'autorisation d'être entendu devant témoins. Il s'agissait d'aveux, et la situation étant très grave, cette permission fut accordée.

Jim raconta en détail la scène du meurtre, et il résulte de cette confession que la justice a été induite en erreur, que les jurés se sont trompés, que Jim est le vrai coupable et que Buck est innocent !

Jim sait parfaitement ce qui l'attend, si le procès est révisé, il n'ignore pas que sa vie est non-seulement en jeu, mais qu'il signe son arrêt de mort, et cependant il n'hésite pas et se dénonce.

* * * Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Je l'ignore. Buck a-t-il été pendu hier, je ne puis le savoir, puisque cette causerie est écrite plusieurs jours avant l'impression du journal ; le ministre de la justice a-t-il, au contraire, pris en considération la demande de sursis qui lui a été envoyée ? Je ne le sais pas plus, mais, quoi qu'il en soit, il ressort de

cette aventure un fait indéniable qui est du ressort de la psychologie.

Chez ces deux êtres, partis de points diamétralement opposés et réunis par suite de circonstances que nous ignorons, chez ces deux hommes qui se sont mis volontairement en dehors de la société, un sentiment honorable a survécu : l'amitié.

L'amitié sincère, vraie, qui leur fait faire à tous deux un acte d'héroïsme. Buck qui donne sa vie pour sauver son ami ; Jim qui revendique son droit à la mort pour délivrer l'autre.

L'homme est vraiment un singulier animal.

* * * Mandat-Grancey raconte dans un de ses ouvrages un acte incroyable qui peut trouver sa place à côté du fait qui vient de se passer à Moncton.

Je regrette de ne pas en avoir le texte, mais je vais vous dire la chose en quelques mots :

On est aux derniers jours de la commune, en 1871, l'armée est dans Paris et l'on fusille partout.

Un jeune garçon de quinze ans vient d'être pris et fait partie d'un tas d'hommes et de femmes qui attendent que le peloton d'exécution soit prêt. L'enfant, un gavroche à l'air éveillé et intelligent, se détache du groupe et s'adresse au colonel entouré de plusieurs officiers :

— C'est-y vrai, m'sieu, que vous allez me faire fusiller ?

— Certainement, mon bonhomme, dans quelques minutes. Tout individu pris les armes à la main est fusillé.

L'enfant alors, sans forfanterie ni crainte, expose la situation de sa mère, *maman*, concierge d'une maison de la rue Miromesnil ; elle va l'attendre, il voudrait la revoir, lui remettre sa montre et l'embrasser. Il reviendra, *bien sûr*, si on lui accorde ce qu'il demande.

Le colonel le regarde un instant, réfléchit, se dit sans doute qu'on a déjà tant tué, que un de plus ou de moins, cela ne tire pas à conséquence, et lui dit :

— Et si je te le permets, tu reviendras ?

— *Sûr*, m'sieu, je vous donne ma parole.

— Eh bien ! va...

Et, s'adressant à ceux qui l'entourent, l'officier dit :

— Il a de l'esprit, le voyou, c'est ce qui vient de le sauver.

Il y a vingt minutes qu'il est parti, le tas d'hommes et de femmes a été fusillé, le colonel parle à ses officiers des difficultés dans lesquelles se trouve la France, il parle... quand, derrière lui, une voix :

— Voilà, m'sieu, j'ai dit la chose à *maman* : maintenant, je suis prêt. Faites-moi fusiller.

Le colonel se retourne, rouge comme une pivoine, les yeux furieux, lâche un juron énergique, empoigne le gosse par l'oreille — il avait envie de l'embrasser, je crois, dit Mandat-Grancey — lui allonge un formidable coup de pied au bas des reins...

— Veux-tu bien me f... le camp chez ta mère, crapaud !

Et, se retournant vers les témoins de cette scène :

— Ils ont donc des héros, ces brigands-là !

* * * Il me faut bien citer les actes d'héroïsme des criminels et des dévoyés, puisque les hommes vertueux n'en fournissent pas à la chronique.

Pourtant, réflexion faite, il se peut que c'est aussi tout simplement parce que les hommes vertueux, c'est-à-dire ceux qui ne s'occupent ni de politique, ni de questions de droit, ni de musique, ni de journalisme, ni de médecine, etc., etc., ne sont pas assez connus.

Mais la vertu n'est pas chose banquable, et, comme l'a dit le poète :

On l'admire, on l'adore : elle meurt de misère."

* * * Une étonnante histoire qui vient de Vienne où on la garantit exacte. C'est du moins le *Figaro* qui l'assure.

Il y a quelques jours, à Sadiez, capitale de la